

David Dorais (dir.)
DÉPRESSION : NOUVELLES DU FOND DU BARIL
XYZ. La revue de la nouvelle, n° 144, hiver 2020,
Montréal, Gaëtan Lèvesque, 104 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

En pleine pandémie, *XYZ. La revue de la nouvelle* a lancé son 144^e numéro sous le thème *Dépression*, dirigé par David Dorais, lui-même un expert de l'art de la nouvelle¹ qui entretient une relation particulière avec la mort, comme dans son nouveau roman, *Avant la mort* (Montréal, Leméac, 2021). Dans sa présentation, Dorais retrace en quelques lignes l'évolution de ce que l'on appelait autrefois « mélancolie », élevée depuis le XX^e siècle au rang de maladie, aujourd'hui soignée à coups de neurotransmetteurs (sérotonine, noradrénaline et dopamine), médication souvent complétée par une thérapie auprès d'un psychiatre, d'un psychothérapeute, d'un psychologue. Cependant, malgré les différentes approches médicales, développées surtout du côté de la psychiatrie états-unienne, le mystère entourant cet état de l'âme n'est toujours pas élucidé. La plupart des dix nouvelles rassemblées ici sont consacrées à ces « troubles de l'humeur » ; elles jettent une lumière inquiétante sur l'état mental des narratrices et narrateurs qui se trouvent au centre des textes.

D'emblée, on peut dire que l'élément déclencheur des réflexions est placé sous deux signes, celui de la *prison* et celui du deuil et de la *perte* ou d'une séparation subie ou anticipée, du ou de la partenaire. La plupart des narrateurs éprouvent des difficultés à se sortir de leur détresse, comme cet homme dans l'excellente contribution de Louise Cotnoir, « Entre parenthèses », où l'individu repousse dans

¹ Comme *Les cinq saisons du moine* (2004) et *Le cabinet de curiosités* (2010), édités chez L'instant même et *L'esclave du château* (2018), chez Leméac. L'auteur collabore régulièrement avec les revues *L'inconvénient* et *XYZ*.

sa nuit la confrontation avec son mal-être, diffus et généralisé. La narratrice de la nouvelle de Perrine Leblan, « Montréal fantôme », se demande quel sera l'avenir avec sa conjointe. Aux petites heures du matin, un chat lui indique la porte donnant sur un panorama magnifique de Montréal, ville avec laquelle elle entre en « communion ». D'autres femmes, comme dans « Méandres » (Mélanie Boilard), sont captives des « barreaux dans [leur] tête » et de l'amour du père, jamais assouvi, où le mal de vivre mènerait au bord du suicide. Ou cette mère de deux enfants dans « Miroir de poche » (Kari Guillemette), incapable de se regarder dans son miroir qu'elle voudrait traverser comme *Alice au pays des merveilles* dans une toile de Dalí. Quand son amoureux revient à la maison, elle ose affronter son passé d'enseignante perfectionniste, jamais satisfaite d'elle-même.

Le sort des personnages masculins suit d'autres voies. Ils nient leur état dépressif, dû à la perte du père, comme dans « Embrassés » de David Bélanger, une belle réflexion sur le deuil et la tristesse inconsolable. Quand le narrateur laisse un bref message à sa femme, « Je suis désolé », elle se précipite à la maison, craignant le pire. Mais il s'agit d'un appel à l'aide dans un moment de détresse où la désolation a pris le dessus. Sa mère lui avait expliqué : « [T]on père était prisonnier de lui-même [...], mais il ne voulait pas gâcher sa mort, ce beau moment dont on pourrait se souvenir à sa place. » Ce sont ces mots qui hantent le narrateur, eux et la volonté paternelle de sa fin, l'*exitus*, le moment le plus personnel qui soit dans sa vie, le privilège de mourir seul après avoir été « malade de désespoir depuis des années ».

Ces appels à l'aide sont rares puisqu'ils constitueraient une brisure irréparable chez ceux et celles qui racontent leur désarroi, incapables de prendre leur distance face à ce qui sape leur volonté de vivre. Ainsi, « Leçon des ténèbres » de Marc-André Boisvert nous rapproche de Kafka : « Un jour, je me retrouve dans le bureau de mon médecin... » Ce procédé narratif nous rappelle la maxime de l'auteur tchèque chez qui toute vie peut basculer d'un moment à l'autre dans l'horrible ou l'innommable

par un geste perçu trop tard comme fatal, geste qui nous abandonne à jamais dans un état entre la vie et la mort (p. ex. dans « Le chasseur Gracchus », « La métamorphose », « Dans la colonie pénitentiaire »). Contrairement à la nouvelle de Boisvert, celle de Claude La Charité, « L'assassin de la 2^e Avenue », suit l'évolution de la paranoïa paternelle, de l'ancien notable finissant tristement ses jours dans un CHSLD. Même si la chute est prévisible — le fils se croit atteint du même mal que son géniteur et s'attend à rencontrer le meurtrier fantomatique qui a réussi à « suffoquer » le père —, ce portrait de la folie d'un homme livré sans défense à l'ennemi imaginaire comporte le matériau nécessaire pour espérer un roman où l'absurde triomphe.

Les trois nouvelles réunies dans la rubrique « Thème libre » rejoignent la thématique du numéro. Sur un plan moins sombre, elles reprennent le filon de l'abandon, comme « Mémoire abandonné(e) » de David Hoon Kim, une histoire à double sens, où le narrateur doit prouver à l'administration de la Sorbonne qu'il a abandonné la rédaction de son mémoire de maîtrise parce qu'il a rompu avec son ex-copine à l'Université de Copenhague. Quand il croise dans le métro une jeune fille qui lit, comme lui, les *Pensées* de Pascal, il la cherche partout et la retrouve sur des photos énigmatiques exposées dans une galerie : une fin ouverte dont la suite se trouve dans la deuxième partie du premier roman de Kim. Une belle invitation à lire son livre².

Avec « Torche » d'Eveline Dufour nous changeons de registre mais pas de thème. L'auteure nous donne un aperçu de son milieu de travail, assez macabre, le « nettoyage de scènes d'incidents traumatiques », signifiant des lieux de meurtre ou de suicide. Confrontée à la réalité, la narratrice éprouve des difficultés à accepter l'Autre qui demeure pour elle aussi « *fake* que M. Net ». L'omniprésence de la mort

² L'auteur, d'origine coréenne, a été élevé en France ; il vit aux États-Unis. Son roman *Paris Is a Party, Paris Is a Ghost*, dont la présente nouvelle est tirée, a été publié en septembre 2021 par Farrar, Straus and Giroux à New York (256 p.)

(au Motel Idéal, on se tue souvent) qui « ne décolle pas de [s]a peau » nous fait comprendre pourquoi sa brève aventure avec un homme aussi rassurant que le mécanicien Nathan ne l'aide pas à s'évader dans l'univers d'Elvis, « mort sur la bol », personnage refuge devant les horreurs vécues. Une langue et un style parfaitement adaptés au sujet, d'excellent augure pour un premier roman.

La fin de la relation amoureuse entre Alex et Juliane et la crainte de se lancer prématurément à la recherche de l'amour se trouvent au centre de la dernière nouvelle du recueil proposé par David Dorais : « Glisse à gauche » de Guillaume Bourque. Le titre décrit le mouvement d'Alex sur son iPhone en train d'éliminer les candidates proposées sur l'écran. L'appareil et le geste obsessionnel façonnent le quotidien d'Alex (ici, une soirée dans sa famille). Au moment où il découvre Mel 32, il aime ce qu'il voit et lit : « [S]i tu veux juste du cul *swipe* à gauche. » Cependant, en regardant les photos de la jeune femme, Alex prend peur, retombe dans sa tristesse et termine sa soirée dans un « va-et-vient de sa main sur le dos de la chatte », animal qui me semble emblématique pour clore le recueil sur une note amusante.

Dans la rubrique « Intertexte », Louis-Daniel Godin propose l'essai « La psychanalyse : un art de la nouvelle », une excursion dans les écrits datant des débuts de Freud, plus particulièrement ses *Études sur l'hystérie* (avec Joseph Breuer, 1895). Le mérite de ces réflexions : rappeler au lecteur les grandes qualités littéraires du médecin. En effet, Freud s'est intéressé dès ces *Études* aux problématiques exprimées par le truchement du corps de ses patient(e)s. En 1906, le psychiatre avait lu la longue nouvelle de Wilhelm Jensen (1837-1911), devenue célèbre par l'analyse que Freud publie un an plus tard, *Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*, écrite dans une langue d'une incomparable clarté et caractérisée par un style à faire pâlir celui de l'auteur allemand. Godin cite Freud dans ses *Études*, parues douze ans avant le commentaire freudien de la *Gradiva* : « [J]e m'étonne moi-même

de constater que mes observations cliniques se lisent comme des romans et qu'elles ne portent pour ainsi dire pas le cachet sérieux, propre aux écrits des savants. »

Pour terminer, qu'il me soit permis de mentionner une lettre d'Amélie Beaulé, étudiante au cégep, publiée dans *Le Devoir* des 18 et 19 décembre 2021, p. B11, sous le titre « Cri du cœur ». Amélie se déclare « déchirée » devant la perspective d'une autre session virtuelle et « déprimée, mal à l'aise » d'être de nouveau coupée « des interactions sociales » et de se retrouver seule face à son écran. Si Amélie lisait ce numéro de *XYZ*, paru pendant une phase très dure de la pandémie qui continue à nous menacer tous, ces nouvelles prouveraient à la jeune femme qu'elle n'est pas la seule à éprouver les angoisses dont elle parle. On a observé que les malaises s'atténuent dès qu'un semblant de normalité nous est redonné, ce qu'elle confirme d'ailleurs lors du relâchement des restrictions. Acceptons le fait que la COVID-19 a profondément changé nos perceptions de la vie. Mais cette tentative de consolation paraîtra bien mince à Amélie.